



**VICTOR LAVALLE**

**LES ESSEULÉES**

EXOFICTIONS  
*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Adelaide Henry transporte une énorme malle avec elle partout où elle va. La malle reste verrouillée en permanence, car lorsqu'elle est ouverte, les gens autour d'Adelaide se mettent à disparaître.

Nous sommes en 1915, et Adelaide n'a plus le choix. Son terrible secret a tué ses parents, l'obligeant à fuir la Californie. La jeune femme noire décampe comme si elle était poursuivie par tous les démons de l'enfer, avec une seule idée en tête : rejoindre le Montana et le lopin de terre qu'elle convoite. Sans jamais quitter sa malle des yeux, elle va devenir une de ces "esseeulées" souhaitant profiter des Homestead Acts, une série de lois passées par le gouvernement des États-Unis pour faciliter l'accès de la population américaine à la propriété. Mais Adelaide n'est peut-être pas aussi seule qu'il y paraît. Quant au monstrueux secret qu'elle tente désespérément de contenir, il pourrait bien être la clé de sa survie dans ces terres hostiles.

Conçu par un maître contemporain du fantastique, *Les Esseeulées* dépeint dans une prose brillante une inoubliable bande d'aventurières qui découvrent l'horreur et la sororité au milieu d'un paysage implacable, et brosse le portrait historique d'une Amérique telle que vous ne l'avez jamais vue. En son cœur, l'histoire captivante d'une femme pressée d'enterrer son passé – ou de l'expier.

LES ESSEULÉES

EXOFICTIONS

## VICTOR LAVALLE

*Victor LaValle a grandi dans le Queens, à New York. Il vit aujourd'hui dans le Bronx avec sa femme et ses enfants. Auteur de plusieurs romans, nouvelles et novellas, dont La Ballade de Black Tom (Le Béliat', 2018) il a reçu de nombreux prix, dont le Whiting Writers' Award et le Shirley Jackson Award. Il enseigne à l'université Columbia.*

### DU MÊME AUTEUR

*LA BALLADE DE BLACK TOM, Le Béliat', 2018.*

Titre original :

*Lone Women*

Éditeur original :

One World, New York

© Victor LaValle, 2023

Édition publiée en accord avec One World,

une marque de Random House, une division de Penguin Random House LLC

© ACTES SUD, 2024

pour la traduction française

Illustration de couverture : © Mark Fearon / Arcangel Images, 2024

ISBN 978-2-330-19310-2

VICTOR LAVALLE

# Les Esseulées

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Stéphane Vanderhaeghe

*ACTES SUD*



*À Paul, mon frère.*



*Si tu veux voler, faut laisser tomber toute  
la merde qui t'alourdit.*

TONI MORRISON,  
*Le Chant de Salomon.*



UN



Il existe deux sortes de personnes au monde : celles qui vivent dans la honte et celles qui en meurent. Mardi encore, Adelaide Henry aurait cru faire partie des premières, mais après mercredi, elle n'en était plus aussi sûre. Si elle essayait de survivre, pourquoi se mettrait-elle en tête de traverser la ferme familiale un bocal d'essence à la main, de verser l'essence sur le sol de la cuisine, sur la table de la salle à manger, sur le canapé du salon ? Et après avoir vidé le premier bocal, pourquoi retournerait-elle dans la cuisine chercher le deuxième, avant de gravir l'escalier menant au premier étage, l'oreille tendue sur le bruit que faisait l'essence en giclant sur chacune des marches ? Avait-elle l'intention de vivre ou cherchait-elle plutôt à en finir ?

Les familles noires à la tête d'une exploitation agricole dans la Lucerne Valley de Californie étaient au nombre de vingt-sept en 1915. Adelaide et ses parents faisaient partie du lot. Mais à compter de ce jour, il n'y en aurait plus que vingt-six.

Adelaide atteignit le palier à l'étage. C'est à peine si elle sentait encore l'odeur de l'essence. Ses mains étaient couvertes d'entailles toutes fraîches, mais elle n'éprouvait aucune douleur. Il y avait deux chambres au premier : la sienne et celle de ses parents.

Si les parents d'Adelaide s'étaient installés dans l'Ouest, c'est qu'ils avaient été attirés par la promesse de toutes ces terres dans la vallée. Le gouvernement fédéral encourageait les Américains à exploiter les terres de Californie. La population amérindienne y avait été décimée et avait donc débarrassé le plancher. Le temps était venu de procéder à la redistribution. Cette invitation fut l'une des rares que les États-Unis étendirent aux citoyens noirs, et après 1866, l'African Society lança un appel à "coloniser" la Californie du Sud. Les Henry comptèrent parmi les centaines de familles qui migrèrent là-bas. Car le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'allaient sûrement pas recevoir de traitement de faveur en restant dans l'Arkansas. Le gouvernement fédéral avait voté ce qu'il appelait les Homestead Acts.

Glenville et Eleanor Henry furent donc en Californie où ils se mirent à cultiver de la luzerne et des herbes sauvages, qu'ils revendaient en fourrage aux éleveurs de bétail. Glenville étudia les travaux de Luther Burbank et en 1908 ils commencèrent la culture des prunes Santa Rosa, qu'avait introduites le botaniste. Pour Adelaide, ce fruit avait un goût de sucre et d'autodétermination. Adelaide travaillait au verger et dans les champs à côté de son père depuis l'âge de douze ans. Trimait en cuisine et dans la grange à côté de sa mère depuis plus longtemps encore. Trente et une années passées dans cette ferme. Trente et une, oui.

Et voilà maintenant qu'elle souhaitait y mettre le feu.

— M'dame ?

Adelaide sursauta en entendant le cocher.

— Bon sang, mais c'est quoi cette odeur ?

Il était posté à l'entrée de la maison, maintenu à l'extérieur par la seule présence d'une porte à moustiquaire.

Adelaide était à l'étage, sur le seuil de la chambre parentale. Le bocal à moitié rempli clapota dans sa main. Elle se retourna et cria à l'autre bout du palier.

— J'en ai pour cinq minutes, monsieur Cole.

Elle ne le voyait pas mais l'entendait très bien. Le bougonnement d'un vieux Noir, à peine audible peut-être, mais aussi retentissant qu'un coup de tonnerre. Ça lui rappela son père.

— Vous avez déjà dit ça il y a cinq minutes !

Adelaide surprit le grincement des ressorts sur la porte à moustiquaire. Une vision passa alors rapidement devant elle : celle de M. Cole s'aventurant jusqu'au pied de l'escalier, Adelaide lui versant ce qu'il restait d'essence sur la tête ; avant de chercher les allumettes dans sa poche ; d'en craquer une, et de la jeter sur M. Cole. La combustion enfin.

Or elle n'avait aucune intention de tuer ce vieil homme et l'interpella depuis l'étage.

— Vous avez déjà chargé la malle sur le chariot ?

Pas un bruit, pas un mot.

Puis le soupir d'une porte à moustiquaire qu'on relâche. Il n'était pas entré finalement. Il l'appela à nouveau depuis le porche.

— J'ai essayé, dit-il. Mais ce machin pèse plus lourd que mon foutu cheval. Vous avez mis quoi là-dedans ?

*Toute ma vie, pensa-t-elle. Tout ce qui a encore un tant soit peu d'importance.*

Elle tourna la tête en direction de la porte de ses parents, puis s'adressa à lui une dernière fois.

— Cinq minutes, monsieur Cole. On chargera cette malle sur votre chariot tous les deux.

Un autre bougonnement mais nulle imprécation, et Adelaide n'entendit pas le bruit des roues qui démarrent. Pour un homme de la trempe de M. Cole, ceci était ce

qui se rapprochait le plus d'un "d'accord" – elle n'obtiendrait rien de plus.

L'aurait-elle vraiment immolé ? Elle n'aurait su dire. Mais ce que les gens sont prêts à faire quand ils sont désespérés ne laissera pas de surprendre.

Adelaide Henry tourna la poignée de la porte, entra dans la chambre de ses parents et referma derrière elle ; puis elle resta là dans le silence et le noir. Les épais rideaux étaient tirés. C'est elle qui les avait fermés au lever du jour. Après avoir traîné les corps de Glenville et d'Eleanor jusqu'ici et les avoir disposés là, sur le lit.

Ils étaient allongés côte à côte désormais, dans le lit de leur mariage. À l'endroit même où Adelaide avait été conçue. Guère plus que deux formes indistinctes, à cause du drap qu'elle avait jeté sur les dépouilles. Et qu'avait imprégné leur sang. Le contour des corps – une vague silhouette rouge.

Elle alla du côté de son père. Le tissu collait à sa peau à cause du sang séché. Elle avait remonté le drap par-dessus sa tête. C'était mieux ainsi. Elle ne voulait plus voir ce qu'il restait de lui. Elle déversa de l'essence sur son corps, de son front jusqu'aux pieds.

Puis Adelaide fit le tour du lit pour aller du côté de sa mère.

Elle avait tiré le drap du côté d'Eleanor jusqu'à son menton seulement, pour dissimuler les lésions au niveau de son cou. Elle ne s'était pas senti la force de recouvrir entièrement sa mère sous ce linceul. Étrange, cette sensiblerie, au regard de toutes ces autres lésions sur le corps d'Eleanor. Adelaide pencha le bocal sur la tête de sa mère mais s'aperçut qu'elle n'avait pas le courage de vider le restant d'essence. Elle maintint le bocal là, au-dessus d'Eleanor, et regarda sa mère dans les yeux, vides et ouverts.

Elle ne put se résoudre à le faire. Posa le bocal et s'accroupit près du lit. Chuchota à l'oreille morte d'Eleanor.

— Tu gardais bien trop de secrets, dit Adelaide. Tu as vu ce que ça t'a coûté ?

Sur ce, elle se leva et plongea la main dans sa poche. La boîte d'allumettes arborait le symbole de l'African Society, une silhouette d'homme noir derrière une charue. Elle craqua une allumette et la regarda brûler. La lança sur le lit, où elle atterrit sur son père.

Elle tourna rapidement les talons pour ne pas avoir à regarder les corps prendre feu, ce qui ne l'empêcha pas d'en entendre le bruit. Comme si la chambre tout entière avait pris une seule et profonde inspiration. L'instant d'après, elle sentit la chaleur sur le haut de son crâne et sa nuque, mais quand elle mit un pied hors de la chambre les flammes continuaient de lui lécher la peau. Elle comprit alors que ce n'était pas le feu qui la brûlait, mais un sentiment de culpabilité.

Sur le palier à l'étage, son genou droit flancha et elle faillit dégringoler. Genou à terre, une main sur la rambarde. Elle l'avait fait. Derrière cette porte, ses parents flambaient. Peut-être devrait-elle rester avec eux. C'était une possibilité à laquelle elle réfléchit. Suffisamment d'essence avait coulé sur ses mains, sur sa robe — elle brûlerait en un rien de temps. Faire demi-tour, rentrer dans cette chambre, s'agenouiller au pied du lit et se laisser englober. Mettre un terme à la lignée familiale. C'est ce qu'elle méritait. Quel genre de fille ferait les choses qu'elle avait faites ces dernières vingt-quatre heures ? Une infâme, une horrible fille.

Très vite Adelaide se releva sans toutefois véritablement s'en rendre compte. Comme si son corps voulait sa survie, quand bien même son âme voyait les choses différemment. Elle se leva et fit un pas. Puis un autre.

Elle allait donc bien partir d'ici, sembla-t-il. *Qui en a décidé ainsi ?* se demanda-t-elle, pourtant agrippée à la rambarde en descendant l'escalier.

— Ah, vous voilà, dit M. Cole quand elle franchit la porte à moustiquaire. Son regard alla d'Adelaide à la maison. Avait-il aperçu les premières fumées ? Entendait-il les murs commencer à crépiter dans la chambre à l'étage ?

Son chariot attendait près du porche ; le cheval presque aussi malnutri que le bonhomme. Adelaide mesurait bien vingt centimètres de plus que M. Cole et devait peser vingt kilos de plus aussi. Pas étonnant qu'il ne pût soulever la malle.

Il y avait des poignées de chaque côté de cette malle Seward. Adelaide en empoigna une à un bout et M. Cole prit l'autre. Elle fléchit les jambes et souleva. L'effort coupa le souffle de M. Cole.

— Dépêchons, lança-t-il. Il avait beau ne pas faire grand-chose, donner des ordres lui plaisait toujours autant.

D'un mouvement brusque elle dirigea la malle vers le lit du chariot et M. Cole fut entraîné.

Ils atteignirent le chariot et, au prix d'un ultime effort, ils réussirent à poser la malle sur son lit. Le chariot s'enfonça de quelques centimètres et les quatre roues en bois grincèrent. Le cheval de M. Cole fit un pas en avant, comme pour échapper à ce fardeau. Quand ils se redressèrent, M. Cole et Adelaide étaient tous deux à bout de souffle.

Adelaide se hissa dans la wagonnette. La seule chose qu'elle avait emportée – en plus de cette malle – était un sac de voyage. Il avait été préparé plus tôt et était posé sur le seuil de la maison, à l'intérieur. M. Cole prit place à côté d'elle sur son siège monté sur ressorts.

Il jeta un coup d'œil sur la maison par-dessus son épaule.

— Sont où, vos parents ? demanda-t-il.

— Mes parents, dit-elle à voix basse.

— Ils viennent pas vous voir partir ?

Elle jeta à son tour un regard sur la maison. Les chambres étaient disposées à l'arrière de l'édifice. Même s'il y avait de la fumée, on ne la verrait sans doute pas depuis le devant de la maison avant un petit moment. Peut-être disposait-elle d'encore un peu de temps avant que le feu ne se voie.

— Ils se reposent, expliqua-t-elle.

M. Cole garda pour lui d'éventuelles questions supplémentaires. Il prit les rênes et émit deux petits bruits avec sa langue, et son pauvre cheval commença à tracter, et à tracter de plus belle jusqu'à ce qu'enfin le charriot se mît en branle.

Adelaide quittait la Californie avec cent cinquante-quatre dollars en poche – une coquette somme d'argent, à peine suffisante cependant à l'entame d'une toute nouvelle vie. Mais c'était tout ce qu'elle avait. Ça et son sac de voyage ; et sa malle.

La ferme s'apprêtait à partir en fumée. Les voisins – la ferme la plus proche était à près d'un kilomètre et demi de là – finiraient bien par s'en apercevoir. Ils fouilleraient dans les décombres mais ne retrouveraient que deux corps. Ils se demanderaient alors où la fille de Glenville et d'Eleanor était passée.

Mardi encore, Adelaide Henry avait été fermière.

Passé mercredi, elle était une fugitive.

— Je vous connais, hein.

Adelaide et M. Cole avançaient depuis une heure quand il prononça ces mots. Les premiers depuis que la ferme d'Adelaide avait disparu dans le sillage d'un virage sur leur route. Le silence ne l'avait pas dérangée jusque-là.

— Drôles de gens, poursuivit M. Cole. C'est ce qu'on dit des Henry.

Le cheval de M. Cole s'était habitué au poids. N'était pas à l'aise, mais s'y était habitué. Le lit du chariot, un chariot rudimentaire, n'était pas très grand, ce qui veut dire que la malle était relativement bien calée, même lorsque la route montait ou descendait – une aubaine pour l'animal. La compassion qu'éprouvait Adelaide envers ce cheval la rendit perplexe, elle qui en avait si peu envers elle-même.

— Ça oui, continua M. Cole, gagnant en audace.

Il braqua les yeux dans sa direction.

— Je parle pas seulement d'ici, hein, dit-il. On vous connaît même jusqu'à Victorville et Allensworth.

Elle avait acheté les services de cet homme pour qu'il la conduise jusqu'au port de Los Angeles. Une quarantaine de kilomètres plus au sud. Une fois là-bas, elle avait l'intention d'embarquer sur un bateau. Elle estima

qu'ils en avaient encore pour cinq heures de trajet. Cinq heures de plus à supporter ça. C'est la lassitude qui lui délia la langue – certainement pas la curiosité.

— Et qu'est-ce qu'on dit de nous au juste ? demanda-t-elle.

Il eut un petit sourire et se mit à réciter :

— Quittent pas leur propriété. Rendent visite à personne. Pas un mot à l'église.

— On apporte des prunes chaque dimanche, rétorqua Adelaide.

M. Cole pinça les lèvres, mais hocha finalement la tête.

— Je vous l'accorde, dit-il.

Adelaide se dit que ça aurait fait plaisir à son père. Elle voyait bien que M. Cole n'était pas le genre à accorder grand-chose à quiconque.

Elle fixa le regard sur ses mains. Les coupures étaient réparties sur toute la surface de ses paumes et s'étendaient jusqu'à la plupart de ses doigts. Certaines entailles étaient assez profondes. Elles avaient arrêté de saigner mais Adelaide ne s'était pas pansé les mains. Qui devaient paraître bien inhumaines. Elle les retourna, paumes vers le bas, lorsqu'elle comprit que M. Cole avait jeté un œil dans sa direction. Ça prendrait plusieurs jours avant que les coupures ne guérissent. À un moment ou un autre, au cours de son périple, elle aurait sans doute intérêt à acheter une paire de gants.

Elle fit de son mieux mais ne parvint pas à imaginer exactement comment elle écopa de ces blessures. Non pas qu'elle en ignorât la cause – évidemment qu'elle la connaissait –, mais le moment où la moindre marque ou égratignure était apparue avait été effacé de son esprit. Il y eut le dîner d'hier soir puis le soleil qui grimpa dans le ciel à l'aube. Ce qu'il s'était passé entre les deux avait disparu. C'était comme si elle s'était matérialisée dans

la cuisine, les mains tailladées de partout, avec deux bocaux d'essence sur le comptoir. Elle ne se rappelait même pas les avoir remplis.

*J'ai brûlé toutes les preuves.*

Adelaide se rattrapa de justesse, une main plaquée littéralement sur les lèvres. L'espace d'un instant, elle crut bien avoir prononcé ces mots à voix haute. Mais non, ce ne fut pas le cas ; elle le devinait car M. Cole continuait de déblatérer sur sa famille et la réputation qu'ils avaient dans la vallée. Ses lèvres bougeaient – sans aucun doute, l'audace le poussait désormais à insulter sa famille sans vergogne – mais elle n'entendait rien. Elle n'entendait qu'elle-même. *Toute langue rendra compte.*

Elle garda la main plaquée sur la bouche car elle n'était pas certaine de ce qui en sortirait. Les mots, ou le dernier repas qui était dans son estomac.

— V'sentez pas bien ? s'enquit M. Cole.

Elle secoua la tête et le regarda en resserrant les lèvres sur une grimace.

— Dans ce cas, si quelque chose doit remonter, dit-il, regard fixé sur l'horizon, assurez-vous de dégobiller par-dessus bord. Je veux garder ma carriole propre, moi.

Les trente-six kilomètres prirent une demi-journée. Une demi-journée aux côtés de M. Cole. Imaginez un peu le calvaire. Puis multipliez par deux. Il se passe un drôle de truc lorsqu'un homme pense jouir seul de la compagnie d'une femme. Il peut lui montrer un visage qu'il garderait caché en d'autres circonstances, s'il n'y avait ne serait-ce qu'une seule personne supplémentaire dans les parages. Il parle alors depuis le tréfonds de son être.

Adelaide avait beau appartenir à une famille qui, pour l'essentiel, restait dans son coin, elle avait déjà

fait plusieurs fois l'aller-retour jusqu'à Victorville et Allensworth pour y vendre des prunes. Et sur les marchés ou le long des routes, elle en avait croisé, des hommes, alors qu'elle n'était pas accompagnée. Les choses qu'ils disaient alors. Quand elle s'était mise à y aller toute seule, elle n'avait pas voulu répéter ces mots à son père ni à sa mère. Des mots qui étaient devenus comme un petit sac empli de cailloux qu'elle transportait à une main. Un truc pénible. Enquiquinant. Qui rendait les choses qu'il fallait faire, qu'elles soient ou non importantes, plus difficiles encore. Elle s'était mise à faire des détours pour éviter certains chemins. Et donc M. Cole passa le plus clair du voyage à dénigrer sa famille, et le fit en toute impunité, parce que qui d'autre y avait-il pour lui rabattre son caquet ?

Tandis que le périple se poursuivait, Adelaide se demanda quel effet ça ferait de lancer un sac rempli de cailloux sur le crâne du vieil homme. Après quatre heures de trajet, elle passa le temps à imaginer, l'air de rien, toutes les manières auxquelles elle pourrait recourir pour assassiner cette peau de vache. Par exemple là, tout de suite, une poussée brusque hors de sa wagonnette suffirait à lui rompre le cou. Elle l'observa et ce petit fantasma la fit sourire.

Mais alors il la regarda de but en blanc et lui dit :

— Qu'est-ce qui vous fait sourire, mam'zelle ?

Et le moment s'envola.

C'était la deuxième fois qu'elle envisageait de se débarrasser de lui. Certaines personnes la jugeraient avec la plus grande sévérité pour de telles pensées. Mais ces gens-là, pensa-t-elle, pouvaient bien aller se faire voir.

La wagonnette poursuivit sa route.

Puis une certaine confusion apparut tandis qu'ils approchaient de Los Angeles. Il se trouve que le port

de Los Angeles était situé dans une ville du nom de San Pedro. M. Cole l'apprit dans un magasin de fourrage sur la route. Ses mots exacts furent alors *Eh ben, c'est pas malin.*

Si la porte du magasin de fourrage n'avait été ouverte, Adelaide n'aurait pas eu vent de cette méprise. M. Cole reprit place dans la wagonnette et prétendit ne pas avoir commis la moindre erreur. Ainsi toute langue ne rendra pas compte, semble-t-il.

M. Cole passa une demi-heure à rebrousser chemin avant de les remettre sur le bon itinéraire. Adelaide ne broncha pas. Arriver au port était tout ce qui lui importait. Elle avait un bateau à prendre, et elle était pour l'heure inquiète à l'idée de ne pas arriver à temps.

Quand ils atteignirent enfin San Pedro, la ville les fit rapetisser. Adelaide et M. Cole se sentirent tous les deux minuscules. Sur Beacon Street, ils passèrent devant le bâtiment de la banque de San Pedro, dont la tour d'horloge mesurait quatre étages de hauteur. Elle projetait une ombre qui barrait la route. Ça paraît idiot sans doute, mais lorsqu'ils passèrent dans l'ombre du bâtiment, Adelaide se mit à frissonner. Même M. Cole ne dit plus un mot. Elle en avait vu, des silos à grain de cette taille, mais jamais d'horloge.

La ville tout entière était parcourue de câbles électriques. Un tramway avec vingt-cinq personnes à son bord, voire plus, dévala l'intersection dans un boucan pas possible. Adelaide et M. Cole restèrent immobiles sur le chariot et regardèrent le tramway passer bruyamment. Quelques passagers posèrent les yeux sur elle sans toutefois la voir. Les regards la transpercèrent pour se projeter plus loin. Ils ne la connaissaient pas, eux. Ne connaissaient pas sa famille. Elle était une parfaite inconnue. Pour certaines personnes, ceci pourrait

paraître affreux, mais ce moment fut le premier où Adelaide Henry comprit que la fuite était possible. Et si elle laissait tomber tout le reste pour s'installer ici ?

Mais à six heures de route de la Lucerne Valley, elle n'était pas encore allée assez loin. Sans oublier que M. Cole, ce vieux bougon à la langue bien pendue, saurait, lui, où elle avait choisi de s'installer. Un type comme lui se régalaient des ragots comme d'autres se régalaient des prunes de son père. Lorsque le tramway fut passé, M. Cole la regarda.

— On continue ? demanda-t-il.

Pour lui, la Lucerne Valley était bienvenue, un endroit accueillant. En avait-elle jamais pensé autant ?

— On y est presque, monsieur Cole.

Adelaide fit un geste vers l'avant.

— Continuons, dit-elle.

Il scruta son visage, comme s'il cherchait à mémoriser quelque chose.

Puis il émit un petit bruit avec sa langue et, renâclant, son cheval fit deux pas en avant.

Les roues du chariot grincèrent. La malle bougea d'autant qu'il lui était possible dans cet espace réduit à l'arrière du siège à ressort. Adelaide se retourna et posa une main sur la malle comme si elle avait pu vouloir bondir du chariot et prendre la fuite. Comme si le contact de sa main pouvait la calmer.

Quel bazar, le port de Los Angeles. Quoique certains appellent ça le progrès.

Le port était un déchaînement d'industrie. Bateaux à vapeur et caboteurs se tenaient si proches dans la rade qu'on pouvait sauter des uns aux autres sans jamais risquer d'être trempé. Les bateaux à vapeur crachaient des nuages de fumée, de même que les locomotives. Des voies ferrées encerclaient les quais telles des menottes.

À peine étaient-ils arrivés qu'Adelaide sentit une fine couche de suie se poser sur sa peau. On aurait pu croire qu'elle n'avait pas passé sa vie entière dans l'air pur et désertique de Lucerne. Où, incidemment, elle ne remettrait plus jamais les pieds.

L'attelage de M. Cole n'était pas le seul à se mouvoir dans le port, mais c'était sans doute le plus précautionneux. Chariots et piétons allaient zigzaguant autour d'eux. Quant aux camions, ils menaçaient de foncer sur tout ce beau monde.

Pour approcher des guichets, il leur fallait franchir pas moins de deux fois deux voies ferrées, et M. Cole pria tout haut tandis que les roues de son chariot cahotaient en traversant. Adelaide demanda à M. Cole d'attendre un peu, le temps qu'elle aille à l'un des guichets. Ensuite, expliqua-t-elle, elle aurait besoin de lui

pour l'emmener là où son bateau mouillait, afin qu'elle puisse monter à bord. Il exigea qu'elle le paye avant de descendre de la wagonnette. Ce qu'elle prit comme une insulte – s'imaginait-il qu'elle allait se carapater en lui laissant sa malle ? –, mais elle ne dit rien et se contenta de lui donner l'argent. Cinq dollars.

Elle acheta un billet pour Seattle, à bord du SS *Queen*. Huit dollars trente-cinq l'aller simple, ce qui incluait une cabine et les repas – départ du quai n° 9 à seize heures. Parce que M. Cole s'était trompé de route, un peu plus tôt, ils étaient arrivés au port en n'ayant plus que vingt minutes devant eux.

Lorsqu'elle sortit du guichet, elle découvrit que M. Cole était en train de décharger la malle de son chariot. N'ayant pas la force de la descendre, l'homme attrapa une des poignées et renversa la malle par terre. L'objet se retourna et atterrit avec un tel fracas que le bruit fut audible en dépit des sifflets des trains qui passaient là.

— Monsieur Cole ! hurla-t-elle, se précipitant vers lui.

Cette fois-ci elle avait bien envie de le tuer. Pas besoin d'essence ni d'un sac rempli de cailloux métaphoriques – ses deux mains meurtries suffiraient. Elle l'étranglerait là, ce salopard, devant tout le monde. Et elle accepterait volontiers un séjour en prison dès lors qu'elle aurait eu la satisfaction de voir ce traître rendre son dernier souffle. Même qu'elle...

Or quand elle atteignit la malle, le charretier avait déjà décampé. Délesté du fardeau d'Adelaide et de sa cargaison, ce canasson qui n'avait que la peau sur les os fila en un rien de temps. M. Cole ne prit pas la peine de se retourner une seule fois, pas même pour exulter. Il la planta là avec sa malle pesant trois tonnes.

Un moment de rage et de consternation s'empara d'elle, puis passa, et c'est alors seulement qu'elle songea à vérifier si la malle ne s'était pas fracturée en tombant. Sa carcasse paraissait intacte et elle inspecta ensuite le cadenas en laiton. Il tenait. Elle agrippa le dessus de la malle et, aussi doucement qu'elle le put, elle la remit à l'endroit avant de la reposer à plat sur sa base.

Elle partit à la recherche du quai n° 9 et, coup de bol, il était à peine à une vingtaine de mètres. Elle attira l'attention du surintendant du bateau, qui venait de vérifier le nom d'un couple sur son manifeste, avant de leur signifier de gravir la passerelle. Il vit Adelaïde et Adelaïde le vit, et avant qu'il pût détourner le regard, elle leva les bras et lui fit signe.

Il fronça les sourcils. Que cherchait-elle à lui dire ?

Elle agita son billet, puis désigna le bateau. D'un geste, il lui demanda de venir à lui. Après tout, il ne pouvait demander au bateau d'aller à elle. Elle désigna sa malle et il parut alors comprendre, mais se contenta d'un haussement d'épaules, lui signala l'espace situé derrière lui, puis détourna les yeux. Ce fut tout.

Vous et votre malle, c'est à vous de venir *ici*.

Et il ne lui restait plus désormais que quinze minutes.

La galanterie n'est pas un droit, visiblement, mais un cadeau qu'on vous fait. Un cadeau que pas un seul homme, toutefois, ne daigna offrir à Adelaïde puisqu'elle n'eut d'autre choix que de traîner cette malle sur ces vingt mètres, jusqu'aux pieds du surintendant. Et lorsqu'elle le rejoignit, essoufflée, la sueur lui démangeant le cuir chevelu, le surintendant déclara :

— Encore un peu et c'était trop tard.

Et il ne prononça pas un mot de plus.

Après avoir vérifié son billet, il fit un geste en direction du dock qui se trouvait sur le pont, et qui ordonna

à ses hommes de hisser la malle Seward à bord. Deux hommes descendirent, or même à deux ils ne parvinrent pas à la soulever. Ils durent faire appel à un troisième larron. À les entendre ainsi grommeler, à les regarder aussi trembler à mesure qu'ils gravissaient la passerelle un centimètre après l'autre, Adelaïde ne put s'empêcher d'éprouver une forme de plaisir. À mi-chemin sur la passerelle ils firent une pause et se retournèrent pour la regarder, semblant se demander comment elle avait bien pu se débrouiller pour traîner cette malle sur plus d'un centimètre.

Par désespoir, voilà comment. Ça, et une vie entière à travailler la terre.

Elle prit place à bord du SS *Queen*, ne souhaitant qu'une chose, rester cachée dans sa cabine et ne plus en ressortir avant d'avoir atteint Seattle. Mais quand elle fut à bord, un membre de l'équipage l'informa que le navire était bondé et que son billet lui donnerait droit à la traversée et aux repas, mais qu'il n'y avait plus de cabines disponibles, ni de couchettes. Il lui faudrait rester sur le pont pendant tout le temps du trajet.

Il l'en informa avec un tel détachement que c'est peut-être ça qui la rendit la plus folle. Non ; c'était d'avoir payé pour une cabine et de ne pas s'en voir attribuer une, voilà ce qui la mit le plus en rogne. Mais le ton désinvolte sur lequel le membre de l'équipage lui fit part de cette information, sans même affecter un air d'excuse, resta difficile à avaler. Or que pouvait-elle faire ? L'ancre se hissait déjà hors de l'eau, répandant une écume pareille à une giclée de champagne.

Les passagers se regroupèrent sur le pont pour regarder le navire s'éloigner du quai en ballottant. Adelaïde se mut parmi eux, ne connaissant personne et n'accrochant le regard de personne. Pour autant qu'elle sût,

elle était peut-être bien la seule Noire à bord. La seule figurant sur la liste des passagers à coup sûr. Elle aperçut deux hommes en conciliabule près de la rambarde ; ils n'étaient pas blancs, eux. Elle n'avait jamais vu de Japonais auparavant. Toutefois, elle sentit une forme de jalousie à les voir ainsi l'un avec l'autre.

Elle trouva un transat et sortit un livre de son sac de voyage. *La Recluse de Wildfell Hall*, d'Anne Brontë. Elle l'avait lu si souvent, ce livre, que la couverture menaçait de se déchirer. Ce bouquin ainsi que quelques autres qu'elle avait emportés seraient ses seuls compagnons.

Comme le navire gagnait le large, elle n'éprouva aucun soulagement ni aucun sentiment de sécurité. Elle avait encore pas mal de route à faire avant de pouvoir disparaître pour de bon.

*Une femme est une mule.*

C'était ce que la mère d'Adelaide lui répétait sans cesse. Peut-être bien les premiers mots d'ailleurs qu'Eleanor Henry eût communiqués à sa fille. Et si ce n'était pas le cas, ils figuraient à coup sûr parmi ceux qu'elle prononçait le plus souvent.

*Une femme est une mule.*

C'est ainsi qu'Eleanor expliquait le labeur en quoi consistait l'existence. Se réveiller avant le jour avec Glenville, trimer dans la maison tandis que lui travaillait dans les champs, à planter ou labourer. Travailler la terre, à son tour, lorsque l'époque l'exigeait, et veiller toute la nuit pour préparer la besogne à abattre le lendemain, quand bien même Glenville, lui, s'écroulait dans le lit. Eleanor voulait préparer sa fille, lui inculquer l'endurance et l'acceptation.

*Mon fardeau sera ton fardeau ; je suis une mule, et tu en seras une, à ton tour.*

Quant à Adelaide, elle avait été une fille dévouée – quel choix avait-elle ? –, mais ce genre de conneries, ça épuise à force. Ce qu'on gagne à se sacrifier, c'est de se sacrifier encore, voilà tout.

Aussi, ça ne devrait pas surprendre grand monde qu'Adelaide ait pu vouloir s'échapper dès lors qu'elle

fut en âge de comprendre qu'il existait un monde, en dehors de celui-ci, où s'échapper. Elle avait toujours eu un faible pour le Montana, notamment. Elle partageait avec lui sa date de naissance, pour commencer. Le 8 novembre. Même si Adelaide était née en 1883, ce qui lui donnait six ans de plus que le Montana. Un fait qui fit bien rire sa mère.

Entendre la voix de sa mère la fit se redresser dans son transat. Ils voguaient au large, mais on aurait dit qu'Eleanor était assise juste à côté d'elle, pour lui murmurer à l'oreille.

Combien de temps s'était-il écoulé ? Le soleil était presque couché.

Puis Adelaide l'entendit à nouveau : le bruit de l'essence qui éclabousse le plancher en bois de la ferme ; le bruit plus doux de l'essence qui imbibe le drap servant de linceul à son père ; les yeux de sa mère braqués sur le plafond, sa gorge déchiquetée, de sorte qu'elle ne prononcerait plus jamais la moindre parole.

“Une femme est une mule.”

Adelaide chuchota ces sept mots pour elle-même, comme si le mantra de sa mère devait l'aider à dissiper le souvenir du massacre qui avait eu lieu en Californie.

Une mule, ça vous décoche des ruades vers l'arrière et le côté.

Adelaide se leva de son transat, referma son sac de voyage, et se rendit à l'intérieur, avant de descendre au niveau inférieur. L'heure du dîner approchait mais pour l'instant elle ne ressentait pas la faim. Quel mot poser sur ce qu'elle ressentait ? Une forme d'abandon ? Non, ça ne pouvait pas être ça puisque c'est elle qui était partie.

Solitude. Reniement.

Deuil.

Oui.

Adelaide serpenta sous le pont jusqu'à la soute où les bagages avaient été entreposés. Tout noir, là-dedans. Elle se déplaça entre les rangées de cargaison, à la recherche de la seule chose qui lui restait : sa malle. Il y en avait plein d'autres, ici, mais c'est au gros cadenas en laiton qu'elle reconnut la sienne, ainsi peut-être qu'à son odeur. Elle portait toujours l'odeur de la Lucerne Valley. C'est du moins l'impression qu'elle avait. Une clé unique ouvrait cette serrure et elle la portait autour du cou, au bout d'une ficelle.

Adelaide avait l'intention d'aller jusqu'à Seattle en bateau. Et là, de prendre un train à destination de l'est, vers le Montana. Ce qui faisait encore une sacrée trotte. Elle s'assit dans le noir près de la malle ; dont la sensation, contre son dos, était sans doute ce qui, pour elle, se rapprocherait le plus d'une étreinte dorénavant.

Si un membre de l'équipage s'était aventuré ici, à un moment ou un autre du voyage, il aurait pu tomber sur cette vue des plus étranges : une Noire assise dans l'obscurité. Étrange, oui ; mais s'il s'était immobilisé un instant, et après avoir ralenti le rythme de sa respiration, il aurait peut-être détecté quelque chose qui sortait encore plus de l'ordinaire – car dans l'obscurité, cette Noire avait plaqué un côté de son visage contre la malle. Donnant ainsi l'impression de prier, presque. Ou de chuchoter.

Deux ans plus tôt, en 1913, une femme du nom de Mattie T. Cramer fit parler d'elle après avoir publié une lettre dans le *Bulletin* du Great Northern Railway. Un témoignage provenant du Montana et publié sous le titre "La réussite d'une femme « seule »". Adelaïde en avait gardé une coupure. Qu'elle avait cachée chez elle sous son matelas, comme l'aurait fait un enfant.

Dans sa lettre, Cramer expliquait qu'elle avait quitté la ville d'Iowa City, dans l'Iowa, son petit garçon à ses basques, pour s'installer dans le Montana, près d'une ville nommée Malta. Où elle arriva le 4 mai 1908. Mattie entreprit ce voyage car le gouvernement fédéral distribuait des parcelles de cent trente hectares à qui voulait cultiver les terres, à la seule condition qu'une "personne" – un mot à la définition cruciallement vague – vive sur ces terres pendant une durée de trois ans, au cours desquels elles devraient être exploitées afin de les rendre habitables. Si, à l'issue de ces trois années, la *personne* en question avait fait tout cela, elle se voyait accorder la propriété du terrain à perpétuité. Quand on parvenait au terme de ces trois ans, on avait "fait ses preuves" – l'expression employée.

Et c'est avec cette idée en tête que Mattie T. Cramer partit pour Malta.

Quand elle prit la route, elle avait en son nom moins de cent dollars. Lorsqu'elle publia son témoignage en 1913, Mattie s'était construit une maison avec ossature bois, dotée d'un étage, sur sa parcelle. Ainsi qu'"une grange, un poulailler, j'ai creusé un puits, clôturé le terrain, dont huit bons hectares sont cultivés. En outre, j'ai acheté deux parcelles en ville et construit une petite maison de cinq pièces, que je loue. Je vois cela comme une terre d'opportunités infinies".

Accroupie dans le noir sous le pont, Adelaide se répétait ces deux derniers mots tandis que le navire approchait de Seattle.

— Opportunités infinies. Opportunités infinies.

Elle passa trois nuits à Seattle, le temps de mettre la main sur un agent immobilier qui lui proposa une occasion en or : un terrain à l'abandon.

Une carte du Montana avait été épinglée au mur de son étude. À côté de cette carte en figuraient deux autres, du Wyoming et du Dakota du Nord. Chaque concession qu'il représentait était marquée d'un clou sur la carte. Il y en avait quarante-neuf au total, disséminées sur trois États.

Mattie Cramer avait choisi le Montana – Adelaide en ferait autant.

— Celle-ci, dit-elle, doigt pointé sur un endroit tout proche de la frontière canadienne. Un seul clou, loin de tout.

— Y a pas grand-chose par là-bas, dit le représentant.

— Ça ne fait rien, répondit Adelaide.

— Y a bien une ville, évidemment. Big Sandy. Mais même pour le Montana c'est pas bien grand.

Il pensait lui faire peur avec ces mots, mais elle ne broncha pas.

— Et y aura personne pour venir à votre rescousse si vous avez un pépin.

Il dit cela avec une telle urgence dans la voix qu'il donna presque l'impression à Adelaïde de s'inquiéter pour elle.

— Sans compter que si jamais vous mourez là-bas avant d'avoir fait vos preuves, continua-t-il, les terres retomberont dans mon escarcelle.

Elle hocha la tête, petit sourire aux lèvres. Une simple transaction, c'est tout ce que c'était pour lui, mais Adelaïde, ça lui était égal. Elle posa à nouveau le doigt sur ce clou :

— Celle-ci.

L'agent, surjouant quelque peu son rôle, sortit un marteau du tiroir de son bureau, tête nickelée et manche imitation ébène. Il la laissa retirer le clou sur la carte elle-même. Ce qu'elle fit avec une telle force qu'une fois enlevé il ressemblait davantage à un hameçon qu'à un clou. L'agent le laissa tomber dans la paume d'Adelaïde.

— Le dernier occupant a bâti une cahute sur la propriété et a creusé un puits, qui fonctionne, lui dit-il. Ce qui vous coûtera cent dollars, payables au comptant. Ça paraît beaucoup, mais croyez-moi, ça vous ôtera une belle épine du pied de pas avoir à vous soucier de vous construire un toit sur votre tête ou d'avoir de l'eau potable.

Était-ce bien vrai ? Imaginez un peu : elle se pointe là-bas et la cabane est désormais démolie. Ou une créature sauvage a choisi d'en faire son terrier. L'espace d'un instant, elle éprouva le plus vif désir de consulter sa mère avant de prendre une telle décision.

Que lui suggérerait Eleanor ?

Rien, pour l'heure.

Adelaïde s'acquitta des cent dollars auprès de l'agent immobilier ; en échange de quoi il lui communiqua le numéro de la concession et les coordonnées du terrain.

Il inscrivit son nom sur le contrat, et c'est seulement après l'avoir vu là, à l'encre noire, qu'elle comprit qu'elle venait de commettre sa première erreur. Elle aurait pu donner à cet homme n'importe quel autre nom. Pourquoi était-elle tombée dans le panneau de l'honnêteté ? C'est comme ça qu'elle avait été élevée, voilà tout. Mais plutôt que de se faire du mouron à cause de sa bévue, elle quitta l'agence et prit soin de parer au plus pressé : il allait lui falloir un billet de train pour le Montana.

Après avoir placé sa malle dans le wagon à bagages, elle monta à bord du train en direction de l'est, et de la ville de Big Sandy. Et à mesure qu'ils s'éloignaient de la gare de King Street dans un nuage de fumée, le chagrin, l'inquiétude, ainsi qu'une écœurante incertitude la gagnèrent ; oui, tout cela à la fois – mais lui pardonnera-t-on d'avoir aussi éprouvé une forme d'impatience ? D'excitation.

Qu'allait-elle faire de cette ville ? Et qu'allait faire cette ville d'Adelaide ?

*Opportunités infinies*, se répéta-t-elle.

Fred Harnden arrivait tôt pour accueillir les trains qui entraient en gare. Il travaillait pour le *Bear Paw Mountaineer*, la gazette de Big Sandy et des territoires environnants. Être là quand un train arrivait faisait partie de son boulot, mais plus encore – cela relevait pour lui d’une vocation. Il se voyait comme une sorte d’ambassadeur. Le premier visage local sur lequel de nombreux nouveaux venus poseraient les yeux. Son sourire n’était pas des plus gracieux, il le savait, mais il avait pour lui l’empressement et l’enthousiasme avec lesquels il recevait les voyageurs.

Il n’était pas le seul à poireauter après le train de quinze heures en provenance de Seattle. Ils étaient une dizaine à attendre le Great Northern avec lui. Mais les autres, pour la plupart, étaient là pour leurs proches quand ce n’étaient pas des employeurs venus accueillir un nouvel employé. Les intentions de Fred étaient plus nobles, avait-il l’impression. Et il était là chaque jour, crayon et carnet dans la poche droite de son manteau. Seule une autre personne venait à la rencontre du train aussi souvent que lui.

Le train aujourd’hui n’avait pas loin de deux heures de retard, ce qui ne surprit pas grand monde. La seule constante, en matière de trains, était qu’ils faisaient un boucan du diable et n’étaient jamais à l’heure. On